4e Année. — N° 185 (avec patrons). Dimanche, 18 Juillet 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en faille noire et foulard. — Huit points de tapisserie. — Écran-bannière (deux dessins). — Deux étoiles en frivolité. — Deux dentelles en frivolité. — Six dentelles en lacet et crochet. — Voile de fauteuil au filet (deux dessins). — Voile de fauteuil en application. — Chapeau de jardin. — Toilette de plage. — Deux toilettes de promenade. — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons, broderies et alphabets.

EXPLICATION
DES GRAVURES

1. Toilette en faille noire et foulard à carreaux. — Robe de faille noire; la jupe, presque arrondie, est ornée d'un volant surmonté d'un haut plissé à la vieille. Tablier et corselet de foulard noir et blanc, encadrés d'un plissé de faille noire; les manches et le collet du corsage sont en faille noire, ainsi que l'écharpe qui retient les fronces coulissées du tablier. — Toilette de Mme Pasquet, rue Saint-Roch, 22.

DES DIFFÉRENTS POINTS
DE TAPISSERIE
(2e article)

V. le n° 183, du 4 juillet.

Dessins 2 à 9

Point de nœud (dessin 2.) — Prenez sur trois rangées dans le travers et en redescendant, piquez votre aiguille sur le second point qui forme le milieu; prenez un point de côté en travers du grand fil lancé et reprenez votre point à hauteur du premier.

Point de diable (dessins 3 à 5). — Les trois dessins qui portent ces numéros nous représentent le point de diable dans ses différentes phases.

Ce point s'emploie surtout sur gros canevas pour tapisseries algériennes à teintes plates; il produit de l'effet et fournit beaucoup. On fait d'abord 1 point de croix sur 4 fils, puis, comme dans le dessin n° 3, on lance le brin droit qui croise de haut en bas; on revient de côté, comme dans le dessin 4, et on fait le croisillon en travers.

Le dessin 5 comporte en plus une seconde croix faite en biais; mais il s'emploie moins généralement que le points 3 et 4.

Point des Gobelins allongé (dessin 6). — Il se fait, en général, sur canevas uni. On prend 3 points dans la hauteur et en travers du canevas, sur 1 dans la largeur.

Point de notte (dessin 7). — En exécutant ce point de deux nuances différentes, une rangée violette, par exemple, et l'autre mais, on fait de ravissantes pantoufles. Il se commence de gauche à droite.

On lance l'aiguille de biais sur 2 points à la fois; on ne croise que sur un point, puis on lance dans le trou suivant, ce qui traverse 2 carrés; on recroise encore sur un seul point.

Point de pavé (dessin 8). — On prend dans le biais 2 carrés d'abord, puis, partant du même point, sur 3, puis sur 4; enfin, régularisant le pavé, on lance sur 3 carrés, puis sur 2, et on recommence un second pavé.

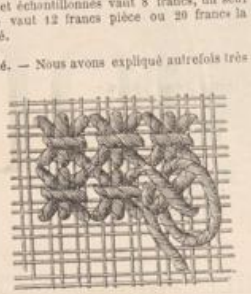
Point de Damas (dessin 9). — Il se fait sur canevas uni; alternativement, et en allant en droite ligne, on recouvre 4 réseaux du canevas, avançant et reculant d'un point à chaque rangée. (*A suivre.*)

1. TOILETTE EN FAILLE NOIRE ET FOULARD A CARREAUX. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

10 11. Ecran-bannière. — On le brode exactement pareil à notre dessin 11, sur cachemire rouge ou noir, au point russe, en employant les nuances les plus variées et en même temps les plus vives qu'il soit possible. Pour bien broder le point russe sur cachemire, il faut que celui-ci soit doublé de bougran ou de gros calicot apprêté, sans cela les points serreraient l'étoffe et la feraient plisser.

La paire d'écrans dessinés et échantillonnés vaut 8 francs, un seul écran 5 francs. La monture vaut 12 francs pièce ou 20 francs la paire; elle en est cuivre doré.

12-13. Etoiles en frivolité. — Nous avons expliqué autrefois très en détail le travail de la frivolité. Nos dessins 12 et 13 suffisent pour indiquer la disposition des petites et grandes amandes et le nombre de points dont elles doivent se composer. Il faut absolument pour l'étoile se procurer le petit crochet spécial qui sert à réunir les étoiles les unes dans les autres, réunion qui a lieu à l'endroit des picots. — Modèles du Sphinx.



3. POINT DE DIABLE.

14 et 15. Dentelles en frivolité. — Modèle du Sphinx. — En examinant le dessin, on se rend compte du nombre de points que doit remplir chacun des anneaux, de la place des picots et de la manière de tourner et réunir ces anneaux.

2. POINT DE NŒUD.

16 à 21. Six dentelles au crochet et lacet. — Modèle de la maison de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac.

Dentelle n° 16. — Le centre de cette dentelle est formé d'un lacet ondulé spécial à doubles picots; d'un côté, en pied, on exécute un rang de chaînettes et de mailles prises dans chacun des picots; de l'autre côté se répète le même travail qui est donné par celui de la dentelle, dont le premier rang ressemble aux deux précédents; avec deux mailles en l'air de plus sur ce rang, on fait des brides prises à cheval, alternées de picots.

9. POINT DE DAMAS.

Dentelle n° 17. — Il faut pour cette dentelle du lacet Renaissance fin de tissu.

En faisant la galerie, on exécute les petits trèfles qui prennent point d'appui sur le lacet; en dehors de celui-ci, et avec du fil fin, on exécute le picot extérieur.

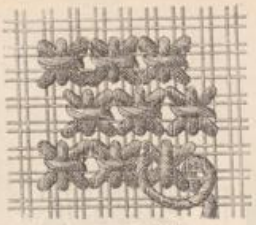
Dentelle n° 18. — Le pied se monte sur un lacet ondulé; le milieu s'exécute en crochet boule ou crochet ananas, lequel se fait en gros coton et avec un instrument spécial; pour la petite dent qui domine, il n'y a qu'à suivre exactement les points donnés par notre dessin.

Dentelle n° 19. — Le milieu est formé d'un lacet ondulé, marque C B, retenu en pied par une galerie droite, et, en tête, bordé d'une dent qui en suit les ondulations.

Dentelle n° 20. — Nous retrouvons le lacet de la première dentelle; une chaînette le retient en pied et une dent accentuée en tête.

Dentelle n° 21. — Le lacet de la dentelle précédente nous sert encore; sur le rang de chaînettes, on fait un rang de feston au crochet pris à cheval sur lesdites chaînettes.

22-23. Voile de fauteuil au filet, style Renaissance. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Il se fait entièrement au point de toile et au point de reprise; ces deux points sont bien différents l'un de l'autre. Le point de toile s'obtient en lançant quatre fils dans chacun des carrés de filets; on les recroise et on les contrarie dans l'autre sens par quatre autres brins. Pour que le point de toile soit bien fait, il faut que le dernier brin de fil vienne rejoindre le premier au point de départ. Il faut bien observer que l'on ne passe jamais en dessous pour aller d'un mat à un autre; on cordonne souvent la lisière extérieure; ce point de toile se fait en fil fil un peu fin.



4. POINT DE DIABLE.

5. POINT DE DIABLE.

Pour le point de reprise, on emploie un fil plat, ou fil satiné. Dans le point de reprise, on ne recroise pas les brins; les branches du filet servent de trame, et c'est en passant, en dessous et en dessus de chacune d'elles alternativement, que l'on fait le point de reprise.

Plusieurs abonnées nous demandent des dessins de filet sur plus gros réseau que ceux que nous publions. Je prie nos lectrices de vouloir bien observer que la grosseur du filet est facultative; tous nos dessins peuvent être exécutés sur la grosseur qui convient le mieux à la personne qui exécute le modèle. C'est à elle de choisir la grosseur du filet qui lui convient le mieux, le nombre de mailles étant calculé pour obtenir un objet d'une grandeur déterminée.

10. ÉCRAN BANNIÈRE.

6. POINT DES GOBELINS ALLONGÉ.

7. POINT DE NATTE.

8. POINT DE PAVÉ.

11. BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE DE L'ÉCRAN-BANNIÈRE.

Le dessin 23 est le motif du milieu du voile. On peut le remplacer par des initiales ou par un blason.

24. Voile de fauteuil. — Modèle du Sphinx. — Notre supplément de ce jour contient le tracé en grandeur naturelle des broderies de ce voile. Le milieu se brode au plumetis, sur toile batiste grise, et cela en coton blanc. Quant aux arabesques extérieures, elles se font en application de toile Colbert sur fond de filet ou de tulle grec; le filet devra, si on le choisit, être tout brodé au point d'esprit.

On peut également exécuter ce joli modèle en brodant au passé le motif du milieu, et en application les arabesques du tour. Ce travail se fera sur satin, sur drap ou sur velours, et servira pour fauteuil ou chaise droite.

On peut encore le broder au point de chaînette ou en soutache.

Enfin, le motif du milieu peut être exécuté à part. En le brodant sur satin, au passé, on obtiendra un joli écran à main, un dessus de boîte ou de pelote.

25. Chapeau de jardin en paille de fantaisie noire illustré d'une broderie au passé représentant une guirlande de roses rouges à feuillage vert; un nœud de ruban de fail le verte garnit le sommet de la calotte, et une torsade de

crêpe de Chine rose, le dessous de la passe. — Modèle de Mme Day Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

26. Costume en tissu nouveau gris fer. — Le jupon est garni d'un haut volant en biais et froncé liséré de blanc, et au-dessous, d'un volant plissé. La tunique-tablier forme un coquillé derrière; elle est ornée d'une bande brodée en blanc au plumetis. Corsage-cuirasse à basques rondes assez courtes, garni de la même bande, qui entoure également l'encolure, un peu allongée en cœur. Manches presque justes au poignet, se terminant par deux biais formant revers, et une

18. DENTELLE EN LACET ONDULÉ ET CROCHET.

19. DENTELLE EN LACET ONDULÉ ET CROCHET.

14. DENTELLE EN FRIVOLITÉ.

bande brodée retombant sur la main. Chapeau rond à paille blanche orné de velours noir, d'une plume noire très-longue. — Modèle des Magasins du Louvre.

27. Toilette de promenade. — Modèle des Salons Saint-Germain, 60, rue du Bac. — Robe de faille gris de fer, confection en sicilienne. Les grandes basques d'habit sont ornées d'un effilé marabout en lacet de soie frisé, faisant tête à une guipure de soie brodée en relief.

Le dos est richement garni du même effilé et de nœuds de faille noire qui semblent retenus à la taille par une large ceinture de taffetas noir. Chapeau de paille de riz à passe bombée sur le front, avec guirlandes de roses de haies et d'œillets autour de la calotte, retenue par un nœud de velours noir dominant une écharpe de gaze Froufrou.

28. Toilette de promenade. — Modèle des Salons Saint-Germain. — Robe de taffetas gris de fer; le jupon est garni d'un haut plissé retenu par une double rangée de piqûre, la dernière retenant les fronces du bouillonné qui surmonte la garniture plissée.

Tablier et cuirasse de cachemire soutaché et appliqué sur gros tulle de soie noir; un bel effilé à tête de passementerie encadre le tablier, et une ruche de taffetas agrémente la cuirasse. Chapeau de paille grise bridée de velours, avec touffe d'œillets de poète et de reséda.

E. BOUDOT.

PLANCHE COLORIÉE

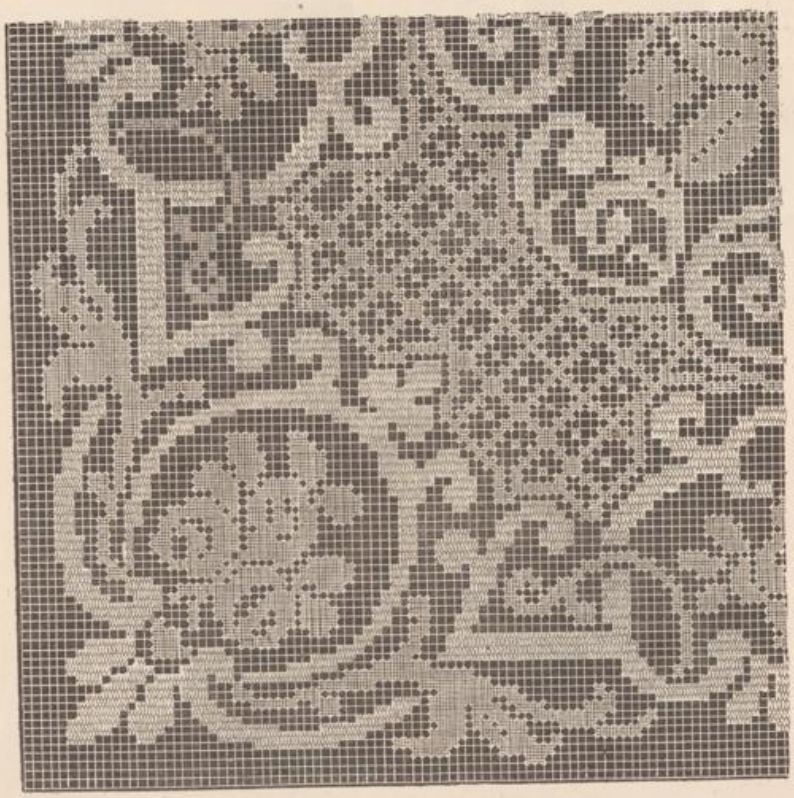
Costume en cachemire de l'Inde d'été gris de lin et faille de même teinte. — Le jupon est orné de trois volants plissés en faille, surmontés de trois biais de faille. Ces trois garnitures diminuent gra-

12. ÉTOILE EN FRIVOLITÉ.

13. ÉTOILE EN FRIVOLITÉ.

21. DENTELLE CROCHET ET LACET ONDULÉ.

20. DENTELLE CROCHET ET LACET ONDULÉ.



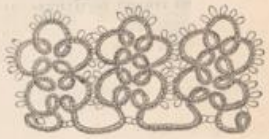
22. QUART D'UN VOILE DE FAUTEUIL AU FILET, STYLE RENAISSANCE.

duellement de hauteur et sont espacées entre elles de 7 à 8 centimètres; tunique relevée à la Toinon. Le relevé est en faille; les coques de faille drapent ce tablier. Corsage-cuirasse avec plastron en faille formant le V devant et derrière. Paletot Louis XV orné d'un biais et d'un plissé en faille. Les manches sont ornées dans le bas d'un plissé en faille avec un nœud.

Toilette en faille bleu ciel avec tunique en cachemire de l'Inde ou en crêpe de Chine du même ton. — Le jupon en faille est orné de trois volants surmontés d'un bouillonné,

17. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE ET CROCHET.

16. DENTELLE AU CROCHET ET LACET ONDULÉ.



15. DENTELLE EN FRIVOLITÉ.

puis de trois autres volants; la tunique, en crêpe de Chine, forme un tablier dont la partie la plus longue est sur le côté gauche. Un plissé à la vieille en faille l'entoure entièrement; il est drapé derrière sous des coques de faille. Sur le côté de gauche poche avec nœuds; un nœud avec flots de rubans est posé dans le bas du tablier dans la même direction que la poche. Corsage en crêpe de Chine à pointe devant et derrière, formant petite basque courte aux hanches, sans aucune garniture. L'ouverture en carré est ornée tout autour d'un plissé de faille, et à l'intérieur d'une chemisette en crêpe lisse; nœuds de faille sur le devant. Manches demi larges en faille. Chapeau de paille de riz avec bluets. — Toilettes de la maison Blanche Duclos, 1, rue Laffitte.

PLANCHE DE PATRONS

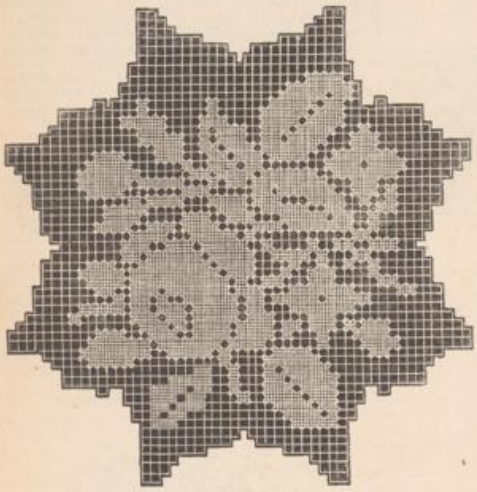
Notre supplément contient, d'un côté, le tracé en grandeur naturelle du voile de fauteuil en broderie dont l'ensemble est donné dans le journal, ainsi que deux alphabets de deux différentes grandeurs.

Le second côté contient les patrons des costumes de bains dont les dessins ont paru dans le dernier numéro.

Les explications des différents patrons se trouvent sur le supplément.

COURRIER DE LA MODE

Je commence à croire fondé le secret espoir que je nourris au fond du cœur de voir s'accentuer le mouvement de la mode en faveur des formes simples et unies. On m'annonce pour cet automne la reprise de la robe princesse, cet vêtement dont la création est un trait



23. MILIEU DU VOILE DE FAUTEUIL EN FILET, STYLE RENAISSANCE.

24. VOILE DE FAUTEUIL (VOIR LE SUPPLÉMENT).

de génie de la part de la couturière qui, la première, a taillé en pleine étoffe cette *chose* charmante qui dessine la taille sans la comprimer et rend élégante la taille la moins gracieuse. Mais si une robe princesse, bien coupée, est une merveille de grâce, en revanche, il faut en convenir, cette forme ne supporte aucune imperfection. Il faut qu'elle soit très-exactement adaptée au corps sans le serrer; il faut savoir y apporter des modifications importantes, suivant la personne qu'elle habille; mais, quand le moment sera venu, nous donnerons à nos abonnées les patrons divers et toutes les explications nécessaires. Pour le moment, je me contente d'annoncer la réapparition et le succès probable de la robe princesse; c'est une bonne nouvelle pour toutes les femmes qui aiment la simplicité du bon goût et qui ne l'ont jamais complétement abandonnée. Le genre tunique, c'est-à-dire le costume composé d'un jupon et d'une seconde jupe et d'un corsage séparé, se porte de moins en moins, et cela se conçoit. On est à bout d'invention comme garniture. Le retroussis, qui a succédé au pouf, a pris tant de formes, qu'il paraît à peu près impossible de draper d'une façon un peu nouvelle les tabliers et les tuniques. On a abusé des fronces formant coquillé derrière, des pans carrés ou pointus, se croisant, s'enchevêtrant, des nœuds, des coques, sous lesquels on drape l'étoffe, et je sais pertinemment que le *retroussage* des jupes est aujourd'hui le désespoir des couturières qui tiennent à honneur de faire sans cesse du nouveau, et si j'osais, je me servirais d'une locution familière très-expressive, elles jettent leur langue au chat. C'est un motif pour que tout d'un coup il ne soit plus question de tuniques. En ce moment, comme on ne peut, sans transition, passer de falbalas sans nombre aux formes tout unies, on drape les jupons de soie très à plat, avec des étoffes souples, telles que le cachemire beige, certains tissus nouveaux, le cachemire de l'Inde pour les toilettes simples, le crépon, les gazes et les soies brochées pour les toilettes habillées; on ajoute presque toujours à ces draperies qui continuent à brider le jupon sur le corps, des effilés à glands, à tête quadrillée ou à mailles de filet d'une hauteur invraisemblable.

J'ai vu une charmante robe gris poussière ornée d'une frange à houppettes de soie, haute de 40 centimètres, qui formait presque à elle seule tout le tablier, étant cousue à une sorte de draperie formée de trois plis qui partageait le devant de la robe en diagonale; cette frange, qui tombait sur des volants à 10 centimètres du bord, ressemblait beaucoup à ces franges de ficelle dont les muletiers ornent, en certains pays, la tête de leurs mules et les lourdes selles qu'elles portent.

Du reste, le filet est en grande vogue. On fait, en ce moment, des robes entières en filet de soie de toute nuance en forme de très-longue tunique, presque une robe entière, retombant très-bas devant et derrière, accompagnant la traîne. Le corsage est dessiné par une ceinture à laquelle sont attachées de grandes cordelières à glands lourds qui servent à relever la robe en filet à certaines places. Le bord est orné d'un effilé et d'une broderie en soie plate faite exactement comme celle qui s'exécute sur des carrés en filet de fil blanc pour voiles de fauteuil, d'édredon, etc. Je donne cette indication pour ce qu'elle est, une fantaisie coûteuse à l'usage des femmes qui, à bout de toilettes nouvelles, cherchent quelque chose d'original et d'inédit. Le filet de soie s'emploie aussi à faire une sorte de fichu frangé qui se jette sur les chapeaux, formant à lui seul tout un ornement. Il faut seulement que ce filet soit bien arrangé sur la forme, et ce n'est pas aussi facile qu'on peut le penser d'abord. J'en ai vu de ridicules, j'en ai vu de charmants. L'un des chapeaux les mieux réussis en ce genre sortait des mains d'une modiste sans prétention au renom: et à la célébrité, qui a néanmoins beau-

25. COSTUME EN TISSU NOUVEAU GRIS FER.

ÉMENT).

e 40 centimètres, qui
ait presque à elle seule
le tablier, étant cousue
e sorte de draperie for-
de trois plis qui parta-
le devant de la robe
iagonale; cette frange,
ombait sur des volants
centimètres du bord,
emblait beaucoup à ces
ges de ficelle dont les
tiers ornent, en cer-
pays, la tête de leurs
es et les lourdes selles
lles portent.
u reste, le filet est en
de vogue. On fait, en
moment, des robes en-
es en filet de soie de
e nuance en forme de
-longue tunique, pres-
une robe entière, re-
bant très-bas devant
derrière, accompagnant
traîne. Le corsage est
iné par une ceinture
quelle sont attachées de
ades cordelières à glands
ds qui servent à relever
obe en filet à certaines
es. Le bord est orné
effilé et d'une brode-
on soie plate faite exac-
ent comme celle qui
écute sur des carrés en
de fil blanc pour voiles
fauteuil, d'édredon, etc.
donne cette indication
r ce qu'elle est, une fan-
le coûteuse à l'usage
femmes qui, à bout de
ettes nouvelles, cher-
nt quelque chose d'ori-
al et d'inédit. Le filet
soie s'emploie aussi à
e une sorte de fichu
agé qui se jette sur les
peaux, formant à lui
l tout un ornement. Il
t seulement que ce filet
bien arrangé sur la
me, et ce n'est pas aussi
ile qu'on peut le penser
bord. J'en ai vu de ridi-
es, j'en ai vu de char-
nts. L'un des chapeaux
mieux réussis en ce
re sortait des mains
ne modiste sans préten-
n au renom et à la célé-
té, qui a néanmoins beau-

1875 N° 185

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de la Mme Blanche Duclos, 1, rue Laffitte.

Gants de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre Septembre.

coup de talen
accompagné d'
J'ai dit tout à
çait à diminuer
femmes très-él
d'une grâce p
Elle est taillée
ture gauche, e
absolument fer
très-courtes, u
l'emmanchure
est coupé en V
que doit se fa
crêpe de Chin
qui, par consé
manches. On
souvent la rob
plutôt un vête
étoffe damass
faille bleue ou
que le pardes
de tunique d'
gent. Ce derr
le soir, mais
ou tout ou m
la tunique m
L'une des
sir, c'est une
passé et de
nuancée de p
treprendre po
rons prochain
Dois-je ann
front ? C'est
observer que
Pas de milieu
par miracle

coup de talent. Sur une paille jaune était jeté un fi et paille accompagné d'un oiseau vert, un merle, l'oiseau à la mode. J'ai dit tout à l'heure que la vogue de la tunique commençait à diminuer, j'ai pourtant remarqué dans un cercle de femmes très-élégantes un nouveau vêtement en ce genre d'une grâce parfaite qui se nomme la tunique moyen âge. Elle est taillée princesse, seulement elle se boutonne à la couture gauche, sur la hanche et sur l'épaule gauche, et elle est absolument fermée devant et derrière. Les épaulettes sont très-courtes, une sorte de patte ayant 5 ou 6 centimètres; l'emmanchure se prolonge jusqu'à la hanche; le corsage est coupé en V devant et quelquefois derrière. Cette tunique doit se faire en tissu souple, cachemire de l'Inde ou crêpe de Chine; elle laisse voir la robe qui est pardessous, qui, par conséquent, doit être très-bien faite et munie de manches. On pense que la tunique moyen âge accompagnera souvent la robe princesse en manière de pardessus. C'est plutôt un vêtement du soir, charmant en nuance claire, en étoffe damassée très-souple, couleur crème, sur robe de faille bleue ou rose très-pâle, ou citron, ou de même teinte que le pardessous, en un ton plus clair. On garnit ce genre de tunique d'effilés de dentelles ou de galons d'or et d'argent. Ce dernier genre d'ornement, je l'ai déjà dit, est joli le soir, mais doit être proscrit pour les costumes de jour, ou tout ou moins de rue. Les jeunes filles peuvent adopter la tunique moyen âge en ne la surchargeant pas.

L'une des plus charmantes garnitures qu'on puisse choisir, c'est une broderie au passé ou mêlée de soutache de passé et de point russe en soie de même nuance, mais nuancée de plusieurs tons. Voilà un travail charmant à entreprendre pour les travailleuses habiles. Nous en donnerons prochainement le modèle.

Dois-je annoncer le succès des chapeaux placés sur le front? C'est à peu près inutile, toutes mes lectrices ont pu observer que le nombre en est grand depuis quelques jours. Pas de milieu, du reste, ou l'auréole semblant tenir comme par miracle sur le bout du chignon, couvrant entièrement

25. CHAPEAU DE JARDIN.

les cheveux par derrière et laissant à découvert tout le sommet de la tête, ou le chapeau placé sur les yeux, laissant voir, au contraire, toute la coiffure par derrière. Cette dernière mode sied bien à la femme jeune, elle a une certaine crânerie élégante; mais je doute qu'on puisse l'adopter pour les chapeaux habillés. C'est, à mon sens, une mode d'été qui ne durera pas. Peut être me trompé-je; nous verrons cela dans quelque temps.

J'ai envie de fermer ce Courrier comme la lettre du conscrit qui ne manque pas de terminer ainsi : « Plus rien de nouveau à vous dire. » C'est absolument vrai, et je crois, toute modestie à part, avoir fait merveille en révélant à mes lectrices, en ce temps de disette, l'apparition de la charmante tunique moyen âge.

MARIE DE SAVERNY.

QUELQUES OBSERVATIONS PRATIQUES

SUR LA FAÇON DONT IL FAUT S'HABILLER

J'ai bien souvent dit et répété que le grand art en toilette était de chercher à se bien connaître soi-même et à n'adopter que les modes qui conviennent à son âge, à sa tournure, à sa condition sociale; mais ce sont là des préceptes un peu vagues, et il ne sera nullement inutile, je crois, d'entrer dans quelques détails pratiques pour bien faire saisir ma pensée.

Certaines observations faites dans le monde m'ont amenée à tirer des conclusions, à formuler certaines règles; la vue des ridicules qui s'ignorent et qui ont souvent pour point de départ une fausse idée des véritables intérêts m'a inspiré l'idée de venir en aide aux femmes qui, n'ayant pas fait comme moi une étude de ces diverses questions, seront bien aise de trouver ici ces principes généraux.

27. TOILETTE DE PROMENADE.

28. TOILETTE DE PROMENADE.

Une des plus grandes erreurs, je dirai une des plus grandes hérésies féminines en matière de toilette est celle-ci : c'est de chercher à atténuer un défaut physique en lui opposant les contraires; tandis qu'il faut, en fait de mode suivre le système homœopathique et traiter ses imperfections par les semblables. C'est le seul moyen de les rendre plus supportables et d'éviter le ridicule. Exemple : une femme trop forte se serre dans son corset et dans sa robe pour paraître plus mince; elle paraît énorme ainsi à l'étroit dans l'étoffe tendue outre mesure et qui semble près d'éclater. Une femme mince et maigre, au contraire, se fait habiller très-large. Qu'arrive-t-il? elle a l'air de *vaguer* dans ses vêtements, et on la soupçonne d'être encore plus mince et plus maigre qu'elle n'est réellement. Il faut donc user du système diamétralement opposé.

Est-on un peu trop forte? a-t-on la taille lourde? il faut avoir grand soin de porter des robes assez larges pour avoir le libre exercice de ses mouvements, de sa respiration, et l'imperfection dont je parle sera infiniment moins visible, tout au moins elle n'aura rien de ridicule.

Est-on très-mince, disons le mot, très-maigre? le corsage doit s'adapter bien exactement au corps, en ayant soin de trouver le secret d'une coupe élégante; la taille, ainsi habillée, n'aura rien de disgracieux.

Il est facile d'adapter ce précepte à certains autres détails de la toilette, aux chaussures, aux gants. Est-il rien de plus laid, de plus ridicule, qu'un grand pied ou bien un pied un peu gros serré à outrance dans des bottines qui font mentir le principe : Il faut que le contenant soit plus grand que le contenu? La femme, ainsi chaussée, a la démarche la plus gauche, la plus déplaisante, et le passant qui la voit montrer son pauvre pied difforme, sur lequel elle ne peut s'appuyer d'aplomb pour marcher, lève les épaules de pitié pour cette prétention si mal comprise. Un pied très-mince, en revanche, ne doit pas jouer à l'aise dans sa chaussure; cela manquerait absolument de grâce et d'élégance.

Il en est de même pour les gants; des mains aux doigts gras et courts, à la paume charnue, étroitement serrées dans des gants de deux numéros trop petits, sont la chose la plus ridicule du monde; une main trop fluette dans des gants trop larges semble indiquer peu de soin dans les menus détails de la toilette.

Passons au chapeau. J'ai rarement vu une très-petite femme comprendre qu'un très-grand chapeau était parfaitement grotesque sur sa tête. *Cela grandit*, dit-on. Quelle erreur! Cela écrase et semble diminuer encore la taille. En revanche, une femme grande et forte ne manque jamais de percher sur sa tête un tout petit chapeau, le plus bas possible, de peur de paraître encore plus grande, et il en résulte que la tête paraît encore plus forte. Cette règle s'applique aussi aux différentes formes ou genres de figures. Un visage très-allongé doit être accompagné d'un chapeau étroit qui ne l'absorbe pas en entier: un visage rond, au contraire, doit redouter les formes étroites, et préférer les formes un peu larges dont les bords encadrent, en les diminuant, des contours trop arrondis. Si de la forme nous passons aux couleurs, il sera facile de trouver matière à observations du même genre.

On pose des principes absolus en ce sens. On divise les couleurs en deux catégories bien distinctes, celles qui conviennent aux femmes brunes, celles qui conviennent aux femmes blondes. A part le *jaune* qui, évidemment, ne peut s'harmoniser avec des cheveux blonds, je suis d'un avis diamétralement opposé à l'avis général. Je trouve, par exemple, que le rose va mal aux brunes et sied fort bien aux blondes; que le bleu pâle est au moins aussi joli dans des cheveux noirs que dans les cheveux blonds, et que le rouge est d'un aussi heureux effet dans des cheveux blonds que dans des cheveux noirs.

Certaines teintes sont absolument à redouter quand on a la peau un peu brune : le gris-perle, par exemple, et le rose, surtout le rose vif, quoi qu'on puisse dire; le havane, le marron également; les femmes très-pâles doivent éviter de porter du vert, qui sied très-bien, au contraire, à celles dont le teint est animé. En revanche, celles-ci, si elles m'en croient, ne porteront pas de rouge, qu'adopteront, au contraire, celles qui ont besoin de donner un peu d'éclat à une peau trop mate. Le blanc, sied à toutes les nuances de cheveux, à toutes les carnations, j'allais presque dire à tous les âges, car il est, en somme, moins ridicule que le rose pour une femme qui n'est plus jeune.

(*A suivre*). MARIE DE SAVERNY.

LA VOIX DU CŒUR

XI

Jacques Gervais n'était pas loin. Le sentiment de son abjection le faisait se tenir à l'écart des honnêtes gens; et cette craintive défiance le rendait répulsif en lui donnant un air presque faux.

Après le dîner, pendant que Mariette, avec la même désinvolture qu'elle faisait les honneurs des salons de la princesse, aidait la boulangère à mettre son ménage en ordre, Durand dit à Gervais :

— Combien voulez-vous gagner pour porter le pain aux clients ?

— Faites le prix, monsieur, répliqua Gervais, et je le trouverai bon. C'est la première fois que je serai au service d'un maître... Je m'en rapporte à vous. Je vous servirai bien, parce que vous serez bons pour ma fille. C'est tout ce que j'ai au monde.

La gratitude déborda du cœur de Mariette dès qu'elle se vit seule avec Mme Durand. L'attractive douceur de celle que Thérèse appelait Sagesse avait charmé la boulangère, qui se montra tout émue, tout expansive.

— Quand je suis venue à Paris, j'avais votre âge, mademoiselle Mariette; j'y venais aussi avec mon père, un garçon boulanger. La mère de Durand, qui tenait la boulangerie, par bonheur pour moi, nous prit tous les deux. La mère de Durand vit que j'étais travailleuse, économe, et quoique je fusse pauvre, elle m'a mariée avec son fils, qui est riche.

Mariette, émue par la coïncidence entre son sort présent et le passé de la boulangère, lui dit avec la plus charmante effusion :

— La réciprocité que vous manifestez à la Providence sera rendue par elle à votre enfant; car, ajouta-t-elle, tous ceux qui donnent aux pauvres, prêtent à Dieu!

— Fais moi faire ma prière, dit Julia, que le sommeil gagnait.

Dans la demande d'un enfant, il y a presque toujours, pour le penseur, un enseignement salutaire. Le désir manifesté de prier le Tout-Puissant par l'intermédiaire de la jeune fille était, chez l'enfant, l'intuitive conviction que, sous son égide, sa prière serait agréable à Dieu. En nous est innée, bien avant qu'on ne nous l'enseigne, la croyance à un ange gardien. Douce et réconfortante conviction; douce pour ceux qui ont lutté, qui ont souffert sans défaillance, réconfortante pour ceux qui doivent combattre l'adversité ou les passions inhérentes à l'humanité. Dieu, s'il est sévère dans ce qu'il nous impose, est aussi paternellement bon. Ne nous donne-t-il pas les trois forces théologales : la foi, l'espérance et la charité?

Mariette, dès qu'elle fut seule avec son père, dans la petite chambre qui leur était réservée, sentit l'abandonner sa force, tendue outre mesure par l'énergie de sa volonté; elle s'affaissa sur elle-même comme privée de sentiment.

Elle n'avait pas vidé jusqu'à la lie le calice dans lequel s'était amassée l'amertume des fautes de ses ascendants, la pauvre angélique Sagesse!

Jacques Gervais la contempla d'un œil morne, sans oser la toucher pour la déposer ou la porter sur son lit. Enfin il ouvrit la lucarne par laquelle entrait le jour dans cette mansarde, et l'air, en frappant le visage de la jeune fille la ranima.

En ouvrant les yeux, elle vit debout devant elle son père, sombre et muet comme la fatalité.

Elle s'efforça de sourire pour le rassurer :

— La fatigue a vaincu mes forces et mon courage, dit-elle; mais ça ne sera rien. Allez dormir, mon père; vous devez être, vous aussi, bien fatigué.

On avait réservé pour Gervais un petit réduit qui s'ouvrait sur la mansarde de Mariette.

Peu après, l'oubli de tous les maux, le sommeil s'empara de la courageuse jeune fille....

Le lendemain, elle s'éveilla, fraîche, reposée, régénérée. Son père avait déjà commencé sa besogne quotidienne.

Les jours succédaient aux jours; et, dans cette nouvelle vie, Mariette, courageuse et résignée, se fit aimer, et toute jeune qu'elle était, elle fut respectée de tous.

L'été s'avançait, la fête de la sainte Vierge allait venir, Mariette portait toujours sa même robe. Mme Durand, croyant que la jeune fille ne la remplaçait pas parce que l'argent lui manquait, l'emmena un jour dans un magasin de nouveautés; et, sous un prétexte quelconque, elle fit prendre ses mesures comme pour elle-même. Le 14 août, lorsque Mariette monta dans sa chambrette, elle y trouva une robe neuve et un bouquet de fleurs posé à côté.

Vivement touchée de cette attention délicate, elle redescendit en courant pour remercier Mme Durand; elle se heurta contre un individu qui avait l'air d'accompagner son père.

Elle n'envisagea pas attentivement cet homme. Cependant il lui sembla qu'il ne portait point les habits d'un ouvrier.

Sans réfléchir autrement, elle descendit jusque dans l'arrière-magasin, et sans explication, entre deux baisers donnés de tout cœur :

— Oh! madame, vous êtes trop bonne pour moi, dit-elle les larmes aux yeux.

— Ma foi! non, elle n'est pas trop bonne, repartit en rentrant le boulanger Durand; depuis que vous êtes ici, tout marche comme sur des roulettes. Avec votre permission, il faut aussi que je vous embrasse en l'honneur de votre fête.

Et il remit à Mariette un joli porte-monnaie, contenant en or ce qu'il était convenu avec sa femme de payer par mois la jeune fille.

Elle rentrait dans sa mansarde le cœur épanoui par les témoignages d'affection qu'elle avait reçus, lorsque deux coups frappés à sa porte la surprirent.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— C'est moi : ouvre.

— Que voulez-vous, mon père?

— Ouvre, je suis pressé; ouvre donc, répéta-t-il durement.

Elle ouvrit.

Jacques Gervais entra titubant et le visage empourpré par l'ivresse.

— Que voulez vous? dit en refermant violemment la porte de sa chambre la jeune fille.

Elle venait de voir dans l'escalier un homme qui suivait son père.

— Donne-moi de l'argent, répliqua Jacques Gervais. J'ai besoin de cinq cents francs. Allons, dépêche toi.

Et comme elle faisait mine de refuser, d'un geste terrible Gervais menaça sa fille.

— Malheureuse! il me faut cette somme tout de suite... Il est là qui l'attend, reprit-il. De l'argent! C'est le prix de son silence! Donne vite ou tu seras cause qu'il parlera ..

Mariette ouvrit un placard; elle en tira une bourse et compta la somme demandée...

Jacques Gervais parti, elle fondit en larmes, car elle mesurait d'un coup d'œil la profondeur du gouffre ouvert devant eux.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, ayez pitié de moi! .. que dois-je faire, mon Dieu! éclairez-moi .. faut-il partir?... Mais où aller?... et où que nous allions le boulet d'infamie le suivra!... Quelle misère!...

Le sommeil mit un terme à son désespoir; le lendemain, lorsqu'elle descendit, elle trouva un affectueux accueil qui la réconforta.

— Il faut étrenner votre robe pour aller à la messe avec Julia, dit gaiement Mme Durand; moi, je garderai la maison. Allez-vous faire belle...

Dans sa robe neuve, Mariette n'était certes pas plus belle, mais elle partait joyeuse avec sa petite amie. Elle vit à l'entrée d'une maison, parlant à son père, ce même homme entrevu la veille.

Son regard, moins hardi que cynique, se croisa avec celui de Mariette, qui se sentit glacée jusqu'au cœur. Qu'est-ce que cet homme voulait donc à son père? Quel était-il? Peut-être un ancien compagnon de là-bas? Cette pensée lui donna le frisson, et elle se hâta d'entrer à l'église pour échapper au malaise qui venait de s'emparer d'elle.

Agenouillée et priant avec ferveur, Mariette ne remarqua point que ce même homme, dont la vue l'avait si fort effrayée, l'observait, caché derrière un pilier; mais il lui sembla l'apercevoir à la sortie, non loin de la porte, mêlé au flot des fidèles qui quittaient le saint lieu, et instinctivement elle accéléra le pas de sa petite compagne pour se mettre à l'abri de cet inconnu dont elle se supposait suivie. Elle avait hâte de se sentir près de l'excellente Mme Durand, comme auprès d'un ange protecteur.

Sa supposition était fondée. En entrant dans la boulangerie, elle vit ce même homme monter dans une voiture de place et faire un signe de la main à quelqu'un.

Ce quelqu'un était Jacques Gervais.

Jacques entra dans la boulangerie et prévint qu'il allait rejoindre un pays. Mme Durand ne fit aucune objection à cette absence; le pain distribué, Jacques Gervais, le dimanche, pouvait disposer de son temps. C'était, du reste, sa première sortie.

— Restez, père, lui demanda Mariette de sa plus douce voix. C'est ma fête aujourd'hui, restez, je vous en prie...

— Non, répliqua-t-il, il faut que j'aille le rejoindre.

Rejoindre qui? L'homme aux 500 francs sans nul doute.

— Je vous en supplie, restez, supplia Mariette dont le cœur se serrait d'angoisse.

— Impossible!

— Oh! si ma mère vivait, vous resteriez près d'elle! vous avez dit qu'*elle* vous sauverait.

Jacques Gervais allait céder peut-être, mais un nouveau signe impérieux de l'inconnu fut plus puissant que les supplications de Mariette.

M. Durand avait été témoin de cette scène entre le père et la fille; il lui sembla voir des larmes que cette dernière s'efforçait d'empêcher de couler; mais, lorsqu'il lui parla, par un effort suprême, l'héroïque jeune fille lui répondit en souriant et des yeux et des lèvres.

La journée fut lente et douloureuse à s'écouler pour Mariette. Jacques Gervais rentra fort avant dans la nuit et gagna son réduit sans adresser un seul mot à sa fille.

Quelques jours se passèrent, jours d'angoisses pour Mariette, jours de contrainte pour Gervais. Par une sorte d'accord tacite, aucune explication n'avait eu lieu entre le père et la fille; il n'avait été question entre eux ni de l'argent donné ni de l'inconnu. Ce dernier, non plus, n'avait pas donné signe de vie.

Mariette le crut parti et se sentit renaître à l'espérance, lorsqu'un matin, comme elle se disposait à quitter sa chambrette, Jacques Gervais l'arrêta par le bras :

— Il me faut encore de l'argent, dit-il à mi-voix d'un ton farouche, beaucoup d'argent, tout ce qui nous reste : il le veut.

— Qui veut votre argent?

— Lui, l'homme de Toulon, répondit Gervals avec une sourde colère.

— De quel droit vous dépouille-t-il?

— De quel droit!... Eh! le sais-je!... Il a toujours pris aux autres ce qu'il lui a plu. A cette heure, il veut aller à Bade jouer, faire fortune... Il faut payer de beaux habits, le voyage... et les enjeux. Ah! la chaîne et le boulet, quand on a fini son temps, ne restent pas au bagne! Cet homme est mon boulet; ce qu'il veut, il faut que je le fasse; sa volonté est ma chaîne... Oh! malheur! je voudrais pourtant être honnête!...

— L'argent qu'exige cet homme vous débarrassera-t-il de lui, cette fois? demanda la jeune fille.

— Oui, répondit sourdement Gervais.

— Vous l'aurez.

— Quand? insista le malheureux.

— Je ne sais... le plus tôt possible. M. Durand a placé le reste de notre avoir à la caisse d'épargne... il y a des démarches à faire.

Gervais descendit précipitamment. Mariette le suivit, tout en cherchant un motif plausible à faire valoir auprès de son patron pour retirer de la caisse d'épargne le dépôt qu'il y avait fait en son nom.

Ce fut à Mme Durand qu'elle s'adressa. Sans lui laisser pressentir ses peines, elle la pria d'expliquer à son mari que son père désirait avoir à sa disposition ce qu'il possédait, afin de profiter d'un bon marché dont un de ses amis lui offrait le partage.

M. Durand s'empressa d'obtempérer au désir de Mariette.

La somme était assez considérable. Gervais exigea de Mariette qu'elle lui en rendît la plus forte partie, avec laquelle il satisfit pour un temps l'appétit cupide de son ancien compagnon de chaîne. Mariette espéra enfin en être débarrassée pour jamais, car elle n'entendit plus son père se plaindre de ses obsessions.

La petite Julia, cependant, dépérissait de jour en jour. Le médecin ordonna, comme remède certain, les bains de mer. Ce remède, tout simple et facile qu'il semblait, présentait une grave difficulté. Il était impossible à Mme Durand de s'absenter de la maison, à cause de son commerce.

Le médecin cependant persistait dans son ordonnance, et l'enfant s'affaiblissait de plus en plus; il était indispensable de prendre un parti. Dans sa douleur, Mme Durand songea à Mariette. Qui l'empêchait de partir avec elle, de conduire Julia à Saint-Aubin-sur-Mer, où elle avait encore des parents, et d'y laisser sa chère mignonne pendant le reste des beaux jours, sous la garde de Mariette? Elle fit part de son projet à la jeune fille.

A seize ans, tout changement de lieux est un plaisir. Mais aller voir la mer, c'est-à-dire l'inconnu, l'infini, c'est un bonheur!

— Oh! je veux bien, madame, s'écria Mariette. Que vous êtes bonne de me donner l'occasion de vous prouver ma profonde gratitude : vous verrez que je vous ramènerai Julia bientôt guérie; je la soignerai si bien là-bas, la chère mignonne! ..

Les préparatifs furent bientôt faits : Mariette appelait de tous ses vœux le jour du départ.

Elle allait donc, en présence de l'infini, pouvoir penser à ses chers absents, sans être rappelée, par un heurt douloureux, à la vie pénible que son illogique observance du devoir lui avait fait héroïquement embrasser.

Ces chers absents, toujours présents à sa pensée, que devaient-ils penser de celle qui les avait fuis?

Elle dit adieu à Jacques Gervais sans le plus faible ébranlement de cœur; et, dans sa naïve conscience, elle se blâmait de cette indifférence.

C'est un charmant voyage dans la belle saison que d'aller de Paris à Caen. Le Vexin français est un engageant prélude au Bocage, au pays d'Auge, et enfin à cette fertile plaine de Caen qui étale ses luxuriantes récoltes jusqu'au bord de l'Océan. L'âme de Mariette s'épanouissait dans la contemplation de toutes les splendeurs qui se déroulaient à ses yeux. Sa surprise fut inexprimable lorsqu'à la Délivrande, pendant que l'omnibus relayait, elle vit se mettre en marche plusieurs processions de pèlerins, bannières et clergé en tête, rentrant dans leur pays après avoir accompli, aux pieds de la Vierge miraculeuse, le vœu fait à sa dévotion.

Le soleil, qui inclinait déjà à l'horizon, faisait miroiter l'or, l'argent et les différentes couleurs des bannières, et les psalmodies donnaient à ce spectacle un aspect étrange et d'un autre âge.

Lorsque, après avoir pris la route du nouveau Luc, Mariette se trouva en face de l'Océan, elle fut si émue par la splendeur qui se déroulait devant elle qu'elle resta muette. Le soleil embrassait de ses feux les flots calmes et à peine soulevés par les pulsations de la marée. Une flottille de barques pêcheuses, en travail sur le raz de Langrunes, avec leurs voiles blanches, semblait une volée de mouettes qui s'y était abattue.

Il faut renoncer à décrire un coucher de soleil dans l'Océan comme à exprimer la sensation que cause aux poumons l'air de la mer. Dans toutes les langues, il est des sensations qui restent inexprimables; l'aspiration de cet air est une jouissance suprême.

Jusqu'à Saint-Aubin, Mariette eut sous les yeux de magiques tableaux.

La jeune fille était oppressée par l'admiration qu'elle ne pouvait faire partager à personne. L'expansion n'est point possible à toutes les heures, ni avec tout le monde. Il faut être en parfaite communion d'idées, de sentiments avec ceux avec lesquels on s'épanche. La bonne Mme Durand, née et élevée à Saint-Aubin, revoyait la mer avec le même plaisir qu'elle eût ressenti en retrouvant une vieille amie qui l'aurait laissée, alors qu'elle était enfant, jouer autour d'elle.

Elle disait naïvement :

— Ah! la mer est si protectrice pour ceux qui vivent sur ses bords; elle leur donne la santé et la nourriture.

Mme Durand était vraie dans l'expression de sa gratitude.

Alors que Mariette se disposait à quitter la voiture au bureau de Saint-Aubin, l'omnibus qui va de Courseulles à Caen traversait le village, emportant André de Versault, qui passa à deux pas de Mariette sans la voir.

Les parents de Mme Durand, rudes et brusques comme tous les gens des côtes, firent néanmoins un bon accueil aux voyageurs. Et puis, essentiellement pratique, comme le sont tous les Normands, Mme Durand distribua, en arrivant, à la tante, du café, du chocolat; à l'oncle, du tabac et du rhum; à la cousine, une robe à la mode... Comment ne point être fêtée après pareil bouquet d'introduction?...

Grande et petite cousine entraînèrent Mariette au bord de la mer. Elle battait son plein, apportant à la plage de longues étoles de varech, des galets arrachés aux profondeurs inconnues, apportant à la plage des algues de toutes nuances et chargées de coquillages bizarres, ou de ces bouquets d'algues noires, qui semblent le *miserere mei* que les naufragés jettent aux vivants. De la mer, tout est symbole ou énigme. Infini du penseur, infini du naturaliste! et dictame qui redonne la vie aux corps épuisés. Mère nourricière qui est féconde et inépuisable, ne semble-t-il pas que la mer soit un être vivant à qui l'on parle?

Mariette, perdue dans son admirative contemplation, retrancha de sa vie le gouffre qui la séparait des chères de son cœur, et ce fut à Thérèse qu'elle s'adressa :

— Oh! Thérèse, que n'êtes-vous là! ..

Et puis une silhouette, plaisant bien au loin, vint se refléter dans le pur miroir de son souvenir, image sans nom et à peine entrevue : le bel inconnu. Et puis le docteur Dumont; et enfin la princesse, qu'elle aimait froidement et comme par devoir; cependant elle l'aimait bien.

Le joyeux babillage de la blondine Julia, à qui les nouveautés donnaient une activité de bon augure, rappela Mariette à l'actualité. La Normande Olinda, habituée aux beautés de la mer, rappela à Mariette qu'il était temps d'aller souper.

Les ménagères normandes peuvent, à bon droit, revendiquer le monopole des soupes à la crème. Dieu nous garde de vouloir diminuer leur mérite culinaire, mais il faut convenir qu'en nul autre pays on ne trouve beurre aussi fin, ni crème aussi exquise.

Le voyage, l'air salin, donnèrent aux voyageuses l'appétit qui fait trouver bon tout ce que l'on mange, sans avoir recours aux condiments indispensables aux palais blasés.

Enfin, l'heure de se coucher était venue.

A travers la fenêtre de sa chambre, donnant sur la mer, Mariette, pendant qu'elle faisait sa prière, entendait la vague qui déferlait en se retirant. Jamais la douce jeune fille n'avait eu, pour élever son âme à Dieu, de si puissants élans et de si humbles supplications.....

L'enfant allanguie eut un sommeil calme et réparateur. Mariette aussi dormit profondément, et l'aurore, en teintant de rose les vitres de sa chambre, ne la réveilla point. Le sommeil est précieux à tous, mais surtout à ceux que l'adversité accable.

(*A suivre.*) L. ALLIN.

DES BAINS

Comme je n'ai pas l'intention de faire ici de la médecine, je laisserai de côté tout ce qui a rapport aux bains médicamenteux; je ne m'occuperai des bains qu'au point de vue de l'hygiène en général et de leur action sur l'épiderme en particulier. Il me suffira donc d'entretenir mes lectrices des simples *bains froids*, des *bains tièdes* ou *chauds*, des bains alcalins, sulfureux et des bains de mer.

Bains froids. — Il est bien difficile de déterminer d'une façon précise la température du bain froid, elle est relative à l'impressionnabilité de la personne qui s'y plonge, et varie entre quinze et vingt-cinq degrés du thermomètre centigrade. On peut prendre, comme moyen terme, la température des eaux courantes pendant l'été. Quoi qu'il en soit, dès qu'on se jette dans l'eau froide, on éprouve un saisissement subit et un frisson général qui coïncident avec le refoulement du sang vers les organes intérieurs et un sentiment d'oppression plus ou moins intense. La respiration devient fréquente, pénible, difficile; la circulation se ralentit, la peau se resserre et se décolore, la tête est lourde. Mais ces phénomènes ne durent que quelques instants, au bout desquels il survient un soulagement notable dû à la soustraction graduelle du calorique qui surchargeait les organes et en paralysait les fonctions. Celles-ci se ralentissent sans brusquerie et sans secousse. Outre la diminution salutaire de la chaleur en excès, le contact prolongé de l'eau sur les papilles nerveuses de la peau semble propager le calme dans le système nerveux. L'eau qui pénètre dans le sang en rafraîchit la masse, le dilue, le rend moins stimulant, et contribue ainsi à produire un calme général qui persiste plus ou moins longtemps après le bain. Quand on en a pris un certain nombre, il se produit des effets consécutifs qui exercent la plus heureuse influence sur la santé en général. Ils fortifient la peau et y développent un sentiment de bien-être jusqu'alors inconnu. Le ton qu'ils lui communiquent la fait mieux résister aux chaleurs, et tempère les sueurs que provoque le soleil ou l'exercice; l'habitude de réagir la rend peu impressionnable au froid et presque indifférente aux variations atmosphériques. On peut impunément mettre les vêtements les plus légers.

Les muscles, dit Michel Lévy, gagnent en force et en souplesse; les femmes délicates s'étonnent de faire sans fatigue des promenades et des exercices dont elles se savaient incapables auparavant. Les mauvaises digestions disparaissent et font place à un excellent appétit; le sommeil devient plus profond; un sentiment général de force, de bien-être et de légèreté auquel l'âme et l'intelligence ne restent point étrangères, tel est le résultat final de l'usage bien dirigé des bains froids.

Les bains froids conviennent-ils à tout le monde? Nous croyons que dans les pays chauds les bains froids doivent être d'une très-grande utilité pour tout le monde, excepté pour les jeunes enfants, pour les vieillards et pour toutes les personnes en général dont l'organisme serait déjà affaibli par une maladie chronique quelconque. Ils conviennent durant toute la saison brûlante dans les climats méridionaux; ils enlèvent au corps, dit Michel Lévy, la quantité de chaleur qui surexcite toutes les fonctions, et ils lui épargnent la série laborieuse des actes qui ont pour but l'élimination de cet excédant de calorique. Ils diminuent la transpiration de la peau, à laquelle ils rendent le ton et le ressort sans lesquels elle subit en quelque sorte passivement les effets de la chaleur atmosphérique, et verse, sous l'influence du soleil ou de l'exercice, des torrents de sueur qui exposent le corps à tous les dangers d'un refroidissement subit. Ils apaisent l'exaltation du cerveau provoquée par la haute température de l'atmosphère; et lorsque après cette exaltation les forces sont abattues, les bains frais viennent encore les raviver : avec les forces nerveuses se relève l'action des muscles et toutes les forces vitales de l'économie; l'exercice, rendu impossible sous un ciel de feu, peut facilement être repris, et avec l'exercice l'appétit et la facilité des digestions. Le bain froid rafraîchissant est encore un des moyens les plus sûrs de prévenir le danger des affections si graves qui se montrent le plus souvent pendant la période des fortes chaleurs.

Quant aux précautions à prendre dans l'usage des bains froids, c'est de ne s'y plonger que trois ou quatre heures après les repas, et, autant que possible, dans l'après-midi. Il ne faut pas y séjourner plus d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, à moins qu'on ne se livre à l'exercice de la natation, auquel cas on pourrait y rester un peu plus longtemps. Enfin, au sortir du bain, il faut s'essuyer et s'habiller rapidement pour empêcher l'évaporation des parties mouillées, et, par suite, un trop grand refroidissement. Il ne faut pas non plus, après le bain, se livrer à un trop violent exercice.

Toutes les femmes sujettes aux maladies nerveuses, celles qui sont atteintes d'anémie, de chlorose, de dyspepsie, ou douées d'un tempérament lymphatique, retirent les meilleurs effets de l'usage des bains froids.

(*A suivre.*) DOCTEUR IZARD.

COMMENT S'HABILLAIENT LES FEMMES

IL Y A DIX-HUIT CENTS ANS

I

Rome, comme aujourd'hui Paris, imposa ses mœurs, ses goûts et ses modes à l'univers entier durant les premiers siècles de notre ère. Montrer comment s'habillaient les femmes romaines il y a dix-huit siècles, c'est donc en réalité dire comment les dames s'habillaient dans toutes les provinces de l'empire, qui s'étendait du sud de l'Angleterre aux déserts d'Afrique et de la pointe occidentale d'Espagne aux rives de l'Euphrate.

Ce n'est guère que vers l'an 195 avant J.-C., sous le consulat de Caton, après l'abolition de la loi *Oppia*, que les dames romaines s'occupèrent sérieusement de leur toilette.

Jusqu'alors, reléguées au fond des gynécées, sans relations entre elles, elles se contentaient de filer la laine et de se couvrir plus ou moins coquettement des vêtements rustiques tissés dans le pays.

Les guerres de la République romaine contre les peuples d'Asie opérèrent une révolution dans les mœurs : ce fut alors qu'on essaya d'arrêter les femmes sur la pente du luxe au moyen de la loi *Oppia*, ainsi appelée du nom d'Oppius, son auteur.

Cette loi défendait aux dames romaines d'employer plus

d'une demi-once d'or à leur usage, de porter des habits de diverses couleurs, d'employer la pourpre, et autres étoffes étrangères et de se faire voiturer à Rome ou à mille pas autour de Rome, dans une voiture attelée de chevaux, excepté dans les cérémonies publiques pour lesquelles ce genre de véhicule avait été antérieurement décrété.

Comme toutes les lois d'exception, la loi *Oppia* ne fit qu'aggraver le mal qu'elle prétendait prévenir.

Les dames romaines crièrent à l'oppression, et Dieu sait les larmes, les reproches, les menaces, les colères qu'eurent à subir dans leur intérieur ceux qui de près ou de loin tenaient par quelque point au gouvernement de la chose publique.

Du gynécée l'agitation passa au forum.

Les négociants que ruinait l'application de la loi *Oppia* s'en mêlèrent.

Bref, l'an 195 avant J.-C., les pères, les maris, les frères, fatigués des assauts continuels qu'on leur livrait dans leur maison, et ceux des magistrats qui avaient quelque intérêt dans les maisons de trafic, s'entendaient pour proposer l'abrogation de cette terrible loi, qui, au lieu de la concorde attendue, mettait le désordre dans les ménages et le trouble dans l'Etat.

Caton était consul cette année-là. Caton l'austère, le vertueux, l'homme de bronze, défendit à outrance la loi somptuaire qu'on attaquait. Il fut sublime d'éloquence et d'indignation contre le sexe faible qui osait revendiquer la liberté de s'habiller à sa guise.

Mais le beau sexe outragé par Caton trouva un éloquent défenseur dans le tribun Valérius, et le sénat Romain, après mûre délibération, décréta presque à l'unanimité la liberté de la toilette.

Dès lors le luxe ne connut d'autres limites que la fortune personnelle de chacun. Mais ce fut sous les empereurs, que l'élégance et la richesse des vêtements atteignirent leur apogée.

II

Aux étoffes de laine blanche ou noire qui formaient l'unique apanage de leurs mères, les femmes de la Rome impériale joignirent pour leur toilettes :

Le lin moelleux d'Egypte;

La toile fine de la Gaule,

Et surtout les féeriques soieries d'Orient importées à Rome par des commerçants de l'île de Cos d'abord et ensuite par les négociants d'Asie.

L'art du teinturier se manifesta par les plus savantes combinaisons de couleurs. La pourpre étant réservée plus que jamais aux grands fonctionnaires de l'Empire, et l'emploi du blanc et du noir étant trop monotone, on inventa un bleu qui, à en croire Ovide, ressemblait à l'azur du firmament sans nuage, un vert de mer si merveilleux que les nymphes s'en eussent voulu parer; un rose pâle, plus frais que les voiles que porte l'aurore; et une infinité d'autres teintes dont le poëte compare le nombre à celui des fleurs du printemps.

L'art de fondre et d'harmoniser les nuances fut également en honneur : étoffes unies, étoffes rayées, étoffes chamarrées de fleurs, d'oiseaux, d'arabesques; étoffes lamées d'argent, serties de perles, garnies de plumes de cygne, étalaient à l'envi leurs séductions.

On apprit à donner aux tissus une finesse extraordinaire, à ce point que Sénèque reprochait en ces termes aux femmes de son temps — règne de Néron — la trop grande transparence de leurs vêtements : « Celle qui s'habille de la sorte oserait-elle soutenir qu'elle ne soit pas nue? Et n'est-il pas honteux, pour une femme honnête, de paraître en public à peine voilée *d'un nuage de lin?* »

L'impératrice Faustine, femme d'Héliogabale, mit un moment à la mode ces tissus par trop transparents que Varron appelait *robes de verre*, et que Pétrone nommait *tissu du zéphyre*. Le champ de la fantaisie s'était, comme on le voit, élargi, et le sévère Caton aurait eu beau jeu de réclamer une nouvelle loi somptuaire.

Aussi les *vestipicæ*, ou habilleuses, — nous disons aujourd'hui couturières, — s'en donnèrent-elles à cœur joie. Il faut voir, d'après les récits des poëtes et des historiens latins, avec quelle fiévreuse activité leurs ciseaux courent à travers ces étoffes merveilleuses; comme elles les coupent, les taillent, les déchiquettent en mille formes capricieuses et bizarres; et, comme, de ces morceaux ajustés avec art, elles savent habiller et parer leurs riches clientes.

Les modes succèdent aux modes avec une rapidité vertigineuse. Chaque règne nouveau, chaque événement font surgir de nouvelles combinaisons de tissus et des toilettes nouvelles. Chaque patricienne veut éblouir ses rivales; chaque dame riche exige pour sa toilette de l'imprévu, de l'inédit.

Cette course effrénée après la nouveauté, cet assaut désordonné de luxe et de coquetterie, ce vaste tournoi somptuaire qui avait pour terrain non-seulement l'Italie, mais encore la Gaule, l'Espagne, le nord de l'Afrique, la Grèce et une portion de l'Asie, dura quatre siècles, jusqu'à l'invasion des peuples du Nord.

Que notre luxe semblerait modeste auprès de celui qui fut déployé durant cette période unique dans l'histoire.

Les élégantes avaient probablement, sous une forme ou sous un autre, leur journal de modes qui de Rome allait donner le ton à toutes les villes du monde connu. Ces feuilles légères nous seraient d'un précieux secours pour reconstituer l'histoire intime du passé. Elles sont malheureusement perdues, et force est de nous contenter des renseignements épars çà et là chez les écrivains de cette période ou sur les monuments que le temps et la main des barbares a épargnés.

Les riches Romaines de l'ère impériale portaient :

L'*interula* ou *camisia*, vêtement de dessous tissé du lin le plus moelleux, et plus tard de la soie la plus douce. L'*interula* avait une large échancrure qui laissait les épaules à découvert. Elle n'avait point de manches, les bras devant rester nus.

En hiver, on mettait sur l'*interula* une courte tunique, nommée *subucula*.

Par-dessus la chemise, on porta d'abord une large bande de lin, qui serrait et comprimait la taille, afin de la rendre plus mince; mais cette bande de lin ne remplissait qu'imparfaitement son office, lorsqu'une couturière de génie inventa, nous ne savons sous quel empereur, le *strophium* ou corset.

Le plus beau compliment qu'on pouvait adresser à une Romaine était de lui dire : « Vous êtes mince et frêle comme un roseau. » Grâce au *strophium*, les moins bien douées purent mériter cette flatterie.

On employait pour le *strophium* un fort tissu de laine pourpre, ou de soie tramée d'or et d'argent; l'intérieur était garni de duvet de cygne; l'extérieur était bordé de perles fines et de pierres précieuses.

Une fois la taille ceinte du *strophium*, on attachait au-dessus des hanches, à l'aide de cordons, la *costula*, sorte de jupon plus ou moins épais, suivant la saison.

Enfin, notre grande dame romaine achève de s'habiller avec la robe ou *stola*, qui n'avait guère de commun que le nom avec l'austère *stola* des républicaines. C'est surtout dans l'arrangement de la *stola* que la fantaisie des habilleuses se donnait carrière.

Par le haut, la *stola* se portait largement échancrée, tantôt en rond, tantôt en carré, selon le caprice du jour. Cette échancrure découvrait la poitrine et les épaules. La jupe longue à traîne se disposait en mille plis gracieux. La *stola* était entièrement cousue du bas en haut. On la revêtait en l'élevant au-dessus des épaules et en y introduisant la tête d'abord, puis le reste du corps.

Les longues manches avaient disparu. Chez soi, on gardait les bras nus. A la ville, on ajoutait quelque chose qui ressemblait à nos manches à la juive : c'étaient deux bandes d'étoffe assez larges qui se rattachaient à l'épaule par des camées; chaque bande couvrait le haut des bras et retombait flottante jusqu'au poignet; de légères agrafes d'or les rattachaient de distance en distance autour du bras.

L'échancrure du col et des épaules, ainsi que le bas de la jupe étincelaient de broderies et de franges semées d'or et de pierreries.

On imagina, un moment, de faire une large ouverture à la *stola*, au niveau de la poitrine, pour laisser voir les riches ornements du *strophium* ou corset; mais cette mode, aussi gênante que bizarre, dura peu.

La *stola* des demoiselles ne descendait qu'à mi-jambe. Les femmes mariées la portaient, au contraire, longue et traînante.

Les plus coquettes et les plus hardies hasardaient quelquefois, à la promenade, une robe courte qui laissait voir la finesse du pied et la richesse de la chaussure; mais cette mode n'était pas bien portée; les puritaines se contentaient, pour obtenir le même résultat, de relever un peu la jupe en marchant et d'en retenir les plis à la ceinture.

(*A suivre.*)

BERTHA DE DORDRECHT.

Les Menus de la Saison

Juillet.

MENU D'UN DINER DE 12 COUVERTS

Potage de riz au blond de veau.
Petits pâtés feuilletés.
Truite sauce genevoise.
Carré de veau piqué, braisé, servi sur un ragoût de chicorée à la Béchamell.
Canetons aux olives.
Timbale milanaise.
Poulets rôtis à la peau de goret.
Goujons frits.
Haricots panachés maître d'hôtel.
Tomates farcies.
Mousse au chocolat.
Tarte aux fruits.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nous n'avons pas à faire ressortir les mérites du *corset sultane*, sa place est depuis longtemps conquise dans le monde élégant. Nul autre ne donne plus de grâce et plus de souplesse à la taille, dont il fait valoir les beautés naturelles ou à laquelle il en prête. Pour peu qu'une femme soit soucieuse des grâces de sa personne, elle n'hésitera pas un instant à adopter un mentor aussi précieux.

Son *plumage ressemble à son ramage*, c'est-à-dire qu'il est tout à fait joli : beau coutil blanc, peluche, dentelles, rubans et lacet de soie.

Le *corset sultane* est établi en deux grandeurs différentes, afin de mieux répondre à tous les goûts; aussi faut-il désigner celle que l'on préfère, et demander le *corset sultane ceinture*, ou le *corset sultane long*. — Les mesures à envoyer à M. de Plument, 33, rue Vivienne, à Paris, doivent être prises sur la personne tout habillée; elles concernent la grosseur de taille, le tour de poitrine, du dos et des hanches. Ces indications sont les mêmes pour tous les corsets.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Comment on peut conserver les fleurs. — M. le docteur Miergues indique le procédé suivant pour conserver les fleurs :

On tient par l'extrémité de la tige la fleur qu'on veut conserver, on la plonge dans la paraffine fondue au bain-marie, puis on la retire et on la fait tourner vivement entre le pouce et l'index pour que la force centrifuge chasse l'excès de parafine et fasse écarter les pétales.

Depuis plus d'un an, M. le docteur Miergues conserve sous verre une collection de fleurs variées qui n'ont rien perdu de leur forme ni de leur coloris.

Si ce procédé donne les résultats promis, ne pourrait-il pas remplacer avec avantage les herbiers dans lesquels les plantes sont conservées? Il est certain que, dans ces nouvelles conditions, les plantes conserveraient bien mieux leurs formes et leur coloris, si nécessaires pour se livrer à la botanique. Il est facile d'essayer.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme B. D. — Je vous donnerai l'adresse d'une maison qui fait parfaitement ce genre de corset. Je ne l'ai pas aujourd'hui. — Non, pour le cadeau : c'est le parrain qui se charge de ce soin.

Mme C. N., Fontenay. — Un dessin comme celui-là sera toujours à la mode; mais soutachez en noir, et non en gris. Le noir sur noir n'est pas de deuil avec une cravate de couleur.

Fleur de lys. — Je ne saurais répondre à votre question. Adressez-vous directement.

Une ancienne abonnée. — Je vous promets très-prochainement le dessin demandé.

Comtesse de Pall... — C'est la mère de la fiancée qui donne la robe de noce avec le trousseau, une robe de faille tout unie ou ornée de quelques plissés en crêpe lisse blanc. A Paris, on n'offre pas de bonbons. Pour les femmes, grande toilette de ville de nuance claire ou demi-teinte pour les personnes d'un certain âge; pour les hommes, habit noir, cravate blanche, gants pareils. Evidemment le fiancé doit être présenté aux parents, aux amis par sa nouvelle famille et la fiancée doit assister à ses visites.

Marguerite des champs. — Toute femme a sous la main une coiffure qu'aucun bijou ne saurait éclipser. Rappelez-vous, madame, que la première fleur fut le premier besoin de la première femme.

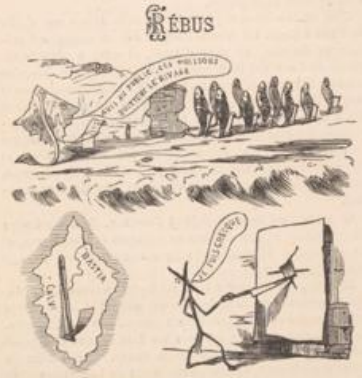
Mme Elise D... — Envoyez-nous vos commandes. La *Revue de la Mode* se chargera de les faire exécuter et vous adressera la robe contre remboursement.

Mme la comtesse S..., à Moscou. — Les diamants du Cap sont loin d'avoir tous la même valeur. Dans le nombre, il en est qui sont de la plus belle eau. Mettez ceux qu'on vous propose à côté de ceux, dits de vieille roche, que vous tenez de votre grand'mère.

Mme de T. — Il est vrai que bientôt vous pourrez avoir votre portrait photographié en couleurs. L'invention est faite et a pour nom : photochromie. Un jour vous verrez dans la *Revue de la Mode* de vrais tableaux, pris sur nature, par ce merveilleux procédé. Mais rien ne se fait sans le temps. Sachez attendre.

M. DE S.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'Espagne, sous Charles-Quint, a atteint le sommet de la grandeur.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 12, quai Voltaire.